

## PRESENTATION DE L'OUVRAGE

### A. Les tâches de la lexicographie et les dictionnaires

La lexicographie est une technique très élaborée et complexe permettant de mettre entre les mains des usagers des dictionnaires dont les types sont de plus en plus divers et spécialisés. Les plus connus sont les dictionnaires unilingues, encore appelés explicatifs, permettant de comprendre le(s) sens des mots-vedettes enregistrés, et les dictionnaires bilingues, aidant à rechercher dans une langue cible les équivalents les plus proches possible d'un élément lexical d'une autre langue, dite langue source ; parmi eux émerge depuis peu un nouveau concept de dictionnaires : les semi-bilingues, à vocation pédagogique et où l'entrée est donnée et expliquée dans la langue que l'étudiant apprend et suivie d'une simple traduction dans sa langue maternelle. Bien connus également sont les dictionnaires encyclopédiques ; ces ouvrages, souvent de grande taille, ajoutent à l'explication des mots-vedettes des éléments de savoir qui ne sont pas utiles à la simple compréhension de son (ou de ses) sens, mais qui rendent de grands services pour connaître les caractéristiques de l'objet désigné par le mot vedette dans la réalité de la vie. En fait, il existe toute une série d'autres catégories de dictionnaires, comme :

- Les dictionnaires *orthographiques*, qui indiquent la graphie correcte de leurs mots-vedettes, avec leurs formes fléchies (pluriel, passé etc...), mais sans autre détail, et *orthoépiques*, qui, dans les langues où une prononciation de référence est imposée, précisent la seule et unique prononciation admise.
- Les dictionnaires *étymologiques* qui peuvent donner soit simplement l'origine de leurs mots-vedettes soit, ce qui est préférable, l'histoire de la formation de ces mots, à travers leur évolution formelle et sémantique.
- Les dictionnaires *terminologiques* ou de spécialités, expliquant les sens des termes d'une spécialité donnée (médecine, linguistique, musique etc...) ou du sens précis que peut prendre un mot usuel dans le contexte de cette spécialité.
- Les dictionnaires des *synonymes* et/ou des *antonymes*, ainsi que les dictionnaires *analogiques*, donnant à l'usager les similitudes de sens des mots-vedettes, leurs contraires et les notions qu'ils évoquent dans une culture donnée.
- Les dictionnaires *phraséologiques*, donnant pour chacune de leurs entrées les tournures idiomatiques et expressives dans la composition desquelles ils entrent. Les dictionnaires des *proverbes* peuvent être mentionnés dans cette catégorie.
- Les dictionnaires *dialectaux*, qui enregistrent le vocabulaire d'un parler donné d'une langue avec le plus souvent ses équivalents dans la forme normée de cette langue, et les dictionnaires *dialectologiques*, qui couvrent les vocabulaires de l'ensemble des dialectes d'une langue donnée avec des renvois à leurs pendants dans les autres variantes et registres de cette langue. A ce type on peut ajouter les dictionnaires *d'argot*, qui expliquent en langue commune le sens des mots et expressions utilisés par certains groupes sociaux pour crypter leurs messages ou simplement plaisanter entre eux. Il existe aussi des dictionnaires de la langue de tel ou tel *auteur*, avec les nuances et les connotations des lexèmes que celui-ci utilise dans l'univers littéraire de son oeuvre.
- Les dictionnaires de mots *nouveaux* et de mots *étrangers* ; en effet, les besoins des langues pour exprimer la pensée sont de plus en plus grands avec l'évolution et l'affinement de cette dernière, surtout au sein de l'intelligentsia et des spécialistes, si bien que les ressources du vocabulaire quotidien sont très rapidement épuisées. Dans certains domaines comme la politique ou le droit, on a parfois besoin de recourir à un langage sophistiqué pour ne pas tomber dans le discours démagogique. Par conséquent toutes les langues se voient forcées soit de construire des mots nouveaux à partir des éléments de composition autochtones, soit d'emprunter à d'autres langues des mots qui leur manquent mais que ces autres langues possèdent ou semblent posséder. Ceci se passe souvent d'abord de manière chaotique et il est par la suite indispensable de produire des dictionnaires néologiques pour éliminer les risques de mauvaise compréhension des formes dérivées (même si les éléments du néologisme sont identifiables et rendent celui-ci « motivé » donc en principe compréhensible, il y a toujours des risques d'erreur ou d'ambiguïté sur le sens) et pour expliquer le sens des mots étrangers ; en effet, ceux-ci ne sont pas « motivés » (compréhensibles par l'analyse de leurs éléments) et il est indispensable d'expliquer leur sens, inaccessible à l'usager qui ignore leur langue d'origine. En outre un emprunt peut avoir un sens différent dans la langue d'origine et la langue emprunteuse.

- Dans certaines langues, où l'unité de la norme est très stricte, il existe des dictionnaires des *fautes* qui donnent la liste des formes non admises par l'autorité linguistique (académie, ministère de l'enseignement ou autre) avec la forme imposée à la place.
- Pendant longtemps, les dictionnaires dits *polyglottes* ont joui d'une grande popularité en Europe, car on croyait que le découpage de la réalité en objets était une donnée première de l'entendement humain (voire divin), à laquelle les diverses langues se contentaient de donner des nomenclatures différentes. Il suffisait donc de mettre ces nomenclatures en parallèle pour rendre compte de leurs vocabulaires. Lorsque la lexicologie (étude du fonctionnement du lexique) a montré que chaque langue procède à son propre découpage de la réalité, selon des modalités parfois imprévisibles, ces dictionnaires sont tombés en désuétude mais plus récemment, on a reconnu leur caractère pratique à condition de bien garder leurs limites présentes à l'esprit. C'est de cette démarche que procède le présent dictionnaire.
- Moins connus sont les dictionnaires de *fréquence* qui indiquent le nombre d'occurrences de tel ou tel lexème dans tel ou tel type de texte : ethnotextes narratifs (récits de vie, contes ou autre), articles de presse quotidienne, littérature en prose ou autre, ainsi que les dictionnaires de *dérivation*, exposant l'ensemble des vocables que l'on peut obtenir d'une racine donnée par le jeu des affixes et autres formants, ainsi que par la composition de deux ou plusieurs racines avec ou sans affixes.
- Il existe enfin des dictionnaires de noms propres de lieux, personnes, fêtes, divinités etc... ou mixtes, le plus souvent à caractère encyclopédique (donnant des informations sur le référent du mot-vedette et non pas simplement des éléments permettant d'identifier celui-ci), mais ils ne concernent pas le travail présenté ici.

En outre, les dictionnaires se distinguent par leur taille (petits ou de poche – jusqu'à 4000 entrées, moyens – jusqu'à 12000 entrées et grands au delà) et le type d'usagers auxquels ils sont destinés (enfants, débutants, grands débutants, étrangers, spécialistes etc... – ils peuvent alors être illustrés ou non). Le présent ouvrage est donc de taille moyenne.

Parmi tous ces dictionnaires, on peut distinguer ceux qui sont à dominante descriptive, se contentant d'enregistrer les phénomènes lexicaux tels que l'auteur ou les auteurs les ont observés chez les usagers de la langue, et ceux qui sont à dominante normative, c'est-à-dire, ceux qui imposent une norme à l'exclusion des autres. En réalité aucun dictionnaire n'est absolument normatif (la norme qu'il donne vient toujours d'une observation des phénomènes de l'usage réel) ni intégralement descriptif (aucun n'enregistre tous les accidents de prononciation, les malentendus, les lacunes de vocabulaire, les distorsions plaisantes, l'infinie variété des insultes etc...). Tous les dictionnaires présentent les deux composantes en proportions variables, mais il est clair qu'un dictionnaire phraséologique, dialectologique ou dialectal sera plus descriptif qu'un dictionnaire terminologique ou orthographique. Toutefois, avec l'évolution de la pensée, l'élément descriptif est aujourd'hui plus nombreux dans les dictionnaires toutes catégories confondues qu'il y a par exemple cent ans.

D'un autre côté, la plupart des dictionnaires participent de plusieurs catégories à la fois : un dictionnaire terminologique peut donner des indications étymologiques pour mieux faire comprendre le sens et l'usage d'un terme ; dans beaucoup de spécialités il est en même temps dictionnaire des mots nouveaux ou étrangers. Il peut même être en partie dictionnaire bilingue s'il permet de remplacer une terminologie étrangère par une autre, autochtone, parfois composée *ad hoc*. Les dictionnaires des fautes font souvent référence au substrat dialectal qui explique l'origine de formes dites vicieuses, en quoi ils donnent des indications étymologiques au sens large et même établissent des correspondances comparables à des synonymies entre formes de registres linguistiques différents.

Les dictionnaires s'adaptent donc aux besoins des usagers et comme les usage(r)s changent, tout comme les contraintes de la communication, la lexicographie n'a pas cessé d'évoluer depuis les premiers véritables dictionnaires, apparus à la Renaissance en Europe. Une révolution récente a beaucoup contribué à refondre les méthodes de la lexicographie : c'est l'arrivée des ordinateurs. En effet, ils permettent de traiter des volumes considérables de textes de base pour en extraire un grand nombre d'usages divers des lexèmes étudiés (constructions différentes, nuances sémantiques variées etc...) que l'on peut très rapidement comparer entre eux pour mieux les répertorier. Grâce à eux, on peut plus facilement uniformiser les conventions graphiques du dictionnaire du début à la fin et améliorer son contenu en le corrigeant et le complétant sans risque de voir apparaître de nouvelles

fautes – comme c'était le cas dans le traitement manuel avec les lettres en plomb. Ils peuvent aussi établir des liens sélectifs entre divers niveaux d'exploitation du matériau lexical : correspondances entre plusieurs langues, indications de variétés dialectales, étymologies et même matériaux audio, voire vidéo, recherche à partir de différents angles d'approche (telle langue, telle prononciation, tel domaine d'activité etc...).

## B. Objectifs de ce dictionnaire

C'est en tenant compte à la fois de ces considérations et des besoins constatés parmi les usagers du rromani, et tout particulièrement chez les jeunes Rroms, que la présente *lavustik* a été élaborée. Elle est destinée avant tout aux locuteurs de rromani désireux de consolider et d'enrichir leur connaissance du rromani sous toutes ses formes, mais aussi à l'occasion de découvrir d'autres langues (désignées ci-dessous par l'expression "langue T", c'est-à-dire "langue de traduction"). Ceci se manifeste dans le choix des entrées, dans leur présentation lexico-sémantique et morphologique, comme l'explique la présente préface, dont des versions dans les autres langues du dictionnaire sont mises à la disposition du public sur internet. La *lavustik* est complétée par un compendium grammatical rassemblant en une série de tableaux les principaux paradigmes de la morphologie rromani des parlers en usage en Hongrie et dans les régions voisines de la Hongrie, les principaux modèles de formation des mots (dérivation et composition) et un lexique hongrois-rromani.

La *lavustik* sera également utile à tous ceux qui souhaitent se familiariser avec la langue rromani dans sa dimension européenne ainsi qu'aux chercheurs comparatistes.

Le vocabulaire couvre l'ensemble du rromani commun ou international, encore appelé langue du rassemblement, c'est-à-dire les parlers des deux superdialectes O et E, divisés eux-mêmes en strates O<sub>1</sub>, O<sub>#</sub>, E<sub>1</sub> et E<sub>#</sub>, encore désignées respectivement comme strates 1, 1<sub>#</sub>, 2 et 3 ; c'est d'ailleurs cette notation simplifiée qui est donnée en exposant des lexèmes pour indiquer leur appartenance dialectale lorsqu'ils ne sont pas communs à l'ensemble des parlers (pour la définition des superdialectes et des strates, voir "Structure dialectale de la langue rromani" ci-dessous). Sont exclus seulement les parlers périphériques et les para-rromani, même si la majeure partie du vocabulaire de ces parlers se retrouve bien entendu dans le rromani commun; ceci signifie en d'autres termes que le vocabulaire vraiment spécifique (les emprunts locaux) de ces parlers n'est pas représenté dans le dictionnaire.

En ce qui concerne le lexique des superdialectes O et E (strates 1, 1<sub>#</sub>, 2 et 3), les diverses formes sont données en mots-vedettes avec, comme il vient d'être dit, la spécification de la strate en exposant à droite lorsque cela est utile. S'il n'y a pas d'exposant à droite d'un mot, on peut considérer son usage général à toutes les strates. Si les formes de deux ou plusieurs strates diffèrent, on appelle les formes en correspondance interdialectale des diasynonymes et ces derniers sont présentés à leur place respective dans l'ordre alphabétique de l'ensemble de l'ouvrage, avec l'indication de strate et le renvoi au diasynonyme correspondant dans la ou les autres strates. Afin de ne pas favoriser une strate ou une autre, il a été veillé à ce que les explications et traductions soient les mêmes aux diverses entrées des diasynonymes; ceci a pour inconvénient certes un peu de perte de surface de papier (environ 0,2 %), mais comme avantage le respect de la dignité, sur un pied d'égalité entre eux, des parlers des diverses strates. Lorsque toutefois un lexème est un emprunt récent d'usage très local, il peut être omis. Lorsque pour une raison ou pour une autre, il est toutefois intégré dans la liste, alors le lecteur est renvoyé à la forme la plus répandue.

L'ensemble du lexique représenté ici constitue le bagage de base que doit connaître un usager pour estimer être familier de la langue rromani. C'est ce lexique fondamental qui est utilisé pour rédiger les explications des dictionnaires unilingues, explicatifs ou encyclopédiques de rromani, si bien que pour consulter ces derniers il suffit d'avoir assimilé les entrées du présent dictionnaire ou bien de se référer à celui-ci pour vérifier le sens d'un terme apparaissant dans les articles des dictionnaires rromani unilingues. Il faudra bien entendu avoir assimilé aussi les noms propres et les termes internationaux d'Histoire, de géographie et des diverses sciences, comme par exemple Kleopàtra, Megastèno, Hitlèri, Nordèste, Prekmurje, Pùsta, kalifo, làma, sèrpa, piramida, gulàmi, txistera, nòria, cèrnoziom, krokodìli, diasistòla etc...

L'utilisateur pourra s'étonner de voir figurer certains termes d'un emploi très marginal en rromani, notamment des éléments récents comme "abat-jour", "bottes de cow-boy", "raquette de tennis", "chronomètre", "chapeau de carnaval" ou autre. Leur présence s'explique par la genèse même de cet ouvrage, ou plus exactement par une certaine étape de son évolution ; en effet, si l'on remonte au tout début du projet initial, tel qu'il avait été imaginé par des responsables de la Commission européenne, il s'agissait de publier un lexique des mots connus de tous les locuteurs de rromani, mais

l'idée avait été jugée peu pertinente dans la mesure où si les mots sont effectivement connus de tous, il semble futile d'en faire un dictionnaire. Il a donc été proposé dans un second temps d'y adjoindre un vocabulaire minimal de la vie moderne urbaine occidentale à laquelle sont confrontés les jeunes, de telle sorte qu'ils puissent plus facilement s'exprimer en rromani dans le cadre de cette vie ; c'est le "Grand livre des mots de Rukun", traduit en rromani par une équipe d'une trentaine de Rroms de plus d'une douzaine de pays, qui a servi de source pour ce vocabulaire – d'où la présence de termes sans grande pertinence à la vie quotidienne actuelle des jeunes Rroms (que ce soit d'ailleurs des emprunts ou des néologismes). En effet, c'est la totalité du livre de Rukun qui devait être traduite, et non pas les passages les plus utiles. Telle était l'exigence des donateurs, qui acceptaient d'engager les frais très modiques de la publication en rromani d'un livre existant par ailleurs en d'autres langues mais refusaient d'engager la subvention qui aurait été nécessaire pour publier un livre conçu dans une optique culturelle rromani. L'avantage était une ouverture vers la culture dominante et la démonstration qu'il est possible de l'exprimer en rromani, l'inconvénient était bien entendu que le vocabulaire est forcément en partie artificiel – à quoi s'ajoute le fait qu'une part importante du lexique rromani est exclu de telles publications. En effet, les livres de Rukun – d'ailleurs tout comme les manuels d'apprentissage des langues et les autres vocabulaires illustrés, véhiculent de manière autoritaire l'image d'une société occidentale urbaine avec ses modes, ses rites et ses contingences, à l'exclusion de toute autre forme de société et c'est la raison pour laquelle ce vocabulaire, issu de Rukun, se retrouve dans le présent dictionnaire. Rappelons que les livres de Rukun sont traduits dans près de cent langues du monde entier et y introduisent souvent des notions et des mots précédemment inconnus des locuteurs. Puisqu'un tel vocabulaire a été constitué, autant qu'il soit utile et introduit dans le dictionnaire. Par la suite, nous avons tenu à enrichir le corpus avec des mots rromani authentiques encore connus localement mais oubliés de certaines autres pratiques, ainsi que de mots attestés dans les écrits anciens – c'est en fait là la véritable vocation d'un dictionnaire : témoigner du maximum possible de formes. Pour ce faire, nous avons interrogé le plus grand nombre possible de locuteurs de rromani de pratiquement tous les pays d'Europe, nous avons analysé de nombreux textes écrits, y compris anciens : contes, chansons, récits etc... et nous avons complété les entrées par les mots que nous avons eu l'occasion de noter pendant plusieurs décennies de contacts avec des Rroms de tous horizons. Ont toutefois été exclus les emprunts très locaux qui perturbent la compréhension et n'apportent à la langue commune aucune contribution culturelle, comme par exemple *viràga* "fleur" que l'on peut entendre chez les Rroms qui ont perdu l'usage normal de la langue en Hongrie (hongrois *virag* "fleur", rr. **luludî**), ou *kamaràtos* "ami" chez certains Rroms de république tchèque (en réalité une minorité, mais curieusement bien représentée dans les ouvrages des linguistes) ou encore *tausàni* "lapin" chez certains Rroms originaires de Turquie (turc *tauşan*, rr. **šoşoj**)... Si certains sont malgré tout inclus dans le dictionnaire, ils sont traités comme formes non-référentielles et simplement suivis du symbole ☞ renvoyant à la forme admise ou référentielle. Même si l'histoire de ces remplacements présente souvent un grand intérêt culturel, son étude trouve sa place dans un traité de lexicologie ou d'ethnolinguistique, non dans un dictionnaire de ce type.

Les dictionnaires existant ont bien entendu aussi été consultés. Pourtant, pour des raisons de stratégie psychologique, nous avons été contraints d'omettre un certain nombre de mots authentiquement rromani, mais très rares et locaux, afin de ne pas faire pencher l'équilibre numérique entre mots bien connus de tous et mots perçus comme nouveaux par certains (même s'ils sont attestés depuis de générations localement) en faveur de ces derniers, ce qui provoquerait malheureusement une réaction de rejet de ces « corps étrangers » de la part d'une certaine catégorie d'usagers. C'est ainsi par exemple qu'un certain nombre de mots attestés dans le premier dictionnaire jamais écrit par un Rrom, le **Gyök-szótár** de Ferenc Sztojka (Paks 1890) ont été écartés de cette première édition afin de limiter les réactions de rejet de la part de personnes qui ignorent tel ou tel mot. En effet, il existe une forte tendance chez ceux qui les ignorent de traiter les mots rares non pas comme des perles ornant notre lexique mais comme des corps étrangers. Ces mots figureront bien entendu dans le dictionnaire explicatif unilingue de la langue rromani, mais pour la présente édition un compromis a été recherché entre la diffusion du maximum possible de vocabulaire et la réserve en ce qui concerne les mots peu connus, surtout lorsque ceux-ci ne seront pas utiles à la rédaction des articles explicatifs du dictionnaire unilingue.

Ce n'est pas au hasard mais dans ce même esprit d'équilibre qu'ont été choisies les illustrations : la plupart éclaircissent des notions que la traduction ne suffisait pas à expliciter de manière satisfaisante, souvent des termes plus ou moins oubliés qui peuvent être mieux mémorisés grâce à la visualisation. Dans la mesure où il ne s'agit pas d'un dictionnaire de poche pour enfants, nous n'avons pas illustré la grande majorité des entrées, qui étaient évidentes : fusée, maison, tête,

vache etc.). Toutefois, un certain nombre d'illustrations de concepts évidents (chien, bougie etc...) ont été introduites de loin en loin afin de ne pas donner à l'utilisateur, à travers les images et leurs légendes, l'impression psychologique d'une énorme masse de mots inconnus et donc de maintenir un certain équilibre entre le connu et l'inconnu dans l'iconographie, laquelle frappe directement le regard, et éviter ainsi un possible découragement de l'utilisateur devant un trop grand nombre d'éléments qui lui paraîtraient nouveaux. Certaines entrées ont aussi été illustrées simplement pour les graver plus facilement dans la mémoire.

Certains dérivés (surtout des diminutifs, mais aussi des causatifs, de noms d'action, des adjectifs dérivés etc.) n'ont pas été non plus intégrés dans la mesure où ils dérivent logiquement du stock lexical présenté ici. Les termes honteux ont bien entendu aussi été passés sous silence pour des raisons évidentes – d'autant que le risque qu'ils tombent en désuétude est mince. Pour la même raison, un mot insultant et raciste de **biboldo** ("non-baptisé, donc mécréant, fourbe") n'est même pas mentionné. En ce qui concerne les mots non recommandés, nous avons toutefois maintenu deux exceptions à cette règle : nous avons gardé le vocabulaire péculaire, pourtant honteux chez de nombreux Roms – mais d'une utilité hygiénique évidente, ainsi que les mots d'usage neutre pour la plupart des Roms mais pouvant avoir une connotation honteuse dans telle ou telle région : **makhel** "teindre, peindre" – inconvenant en Pologne du nord-est (sous l'influence de l'argot des gazés), **tràdel** "conduire" mais avec un sens différent à Bitola et Izmir, **chivèla** "mettre", à éviter en Myzeqe albanaise, **šoşoj** "lapin" très mal vu chez certains Roms de Hongrie, **luludă** "fleurs" chez d'autres, **khil** "beurre", qui a perdu ce sens dans la région de Ialomița etc... Il aurait été préjudiciable à la langue de faire conditionner son usage européen par l'ensemble, de fait illimité, des métaphores plus ou moins obscènes des diverses régions d'Europe.

La phraséologie pour sa part a été limitée au strict nécessaire à la compréhension de texte et à la lecture du futur dictionnaire unilingue, où elle sera largement présentée (par exemple, l'expression "corps étranger" utilisée quelques lignes plus haut pourrait être rendue par **porr bithodi** "tripe non lavée" – mais l'intégration de telles expressions ne correspond pas à la vocation du présent ouvrage).

Inversement, les emprunts, même récents, mais qui apportent un élément culturel appréciable, comme **sòkra** "belle-mère" (en strate 3 – cf. rr. **sasuj**), **kumpània** "ensemble de familles vivant ensemble (le mot est en réalité très ancien en rromani)", **plòska** "bouteille de demande en mariage, chez les Kelderaş" etc... sont en règle générale intégrés dans les entrées du dictionnaire, de même que les emprunts à vaste assise géographique, comme **lopàta** "pelle", **lampa** "lampe", **harmonika** "harmonica" etc... et un nombre très limité de néologismes soit déjà bien connus (**lovikano** "financier") ou d'une utilité évidente pour éviter des confusions (**Ameroxtoni** "Indien d'Amérique" ≠ **Gangapur** "Indien du bassin gangétique") et des problèmes politiques (**Blàko** "Noir", **Blakica** "Noire", puisqu'en Espagne **Kalo** ou son diminutif **Kalorro** désigne les gitans et non les nègres).

Enfin, pour que le rromani puisse être considéré par les autorités européennes comme une vraie langue selon les critères de Strasbourg, nous avons dû lui intégrer quelques dizaines de termes dont la présence pourra étonner ici également : "carte de crédit", "intrinsèque", "corruption", "télépayé", "importation" et "exportation", et même "métalloïde"... Inutile de dire que pour ces notions nous avons dû emprunter au vocabulaire moderne et parfois composer le terme exigé. Ce sont les mots imposés par le programme du Conseil de l'Europe "niveau-seuil" et ceux qui leur sont directement apparentés.

### C. Parties du discours; leur présentation

Le SUBSTANTIF est:

- précédé de l'article *o* (masc.), *i/e* (fém.) ou *o/e* (pl.) en italiques, ce qui donne directement l'indication de genre (dans *i/e* et *o/e*, la première forme de l'article correspond en gros au superdialecte O tandis que la seconde correspond au superdialecte E); l'article apparaît aussi dans les syntagmes mais il n'est pas en italiques (il est en gras comme le reste du texte rromani).
  - donné en gras, suivi d'une virgule, puis de la terminaison de forme B sg. puis de l'indication du genre (*m.* pour *murşikano*, *ş.* pour *zuvlikano* ou *pl.* lorsqu'il est usité seulement au pluriel des deux genres) et finalement des terminaisons des formes A et B du pluriel.
- Type : *o* **bakr/o**, -es *b.*: -e, -en

Les noms abstraits terminés en **-pen** (str. 1 & 2) ou **-po** (str. 1') *versus* **-mos** (str. 3), sont indiqués par l'artifice du symbole composé <sup>peh</sup>mo[s], lequel permet de noter grâce à une notation commune toutes les variétés de prononciation: la forme en exposant peut être lue soit **-pen** (comme c'est le cas dans la

grande majorité des parlars de la branche nord du superdialecte O), soit comme **-ben** (surtout nord des Carpates - essentiellement en Slovaquie), soit comme **-pe** (la plupart des parlars des Balkans), soit comme **-po** (parler cerhar et autres variantes à mutation du superdialecte O) etc.. tandis que la forme en indice peut être lue **-mos** ou **-mo** (superdialecte E tel qu'il est parlé en Hongrie). La forme B de <sup>pe[n]</sup>/<sub>mo[s]</sub> est le plus souvent **-mas-** mais la forme archaïque **-pnas-** prédomine dans l'aire de **-pen**. La variante alternative **-pes-** (surtout Macédoine) est de formation très récente, calquée sur la forme A.

Il existe aussi des échanges entre parlars et d'autres types d'influence réciproque. Il est clair que l'usage du symbole <sup>pe[n]</sup>/<sub>mo[s]</sub> est limité au présent dictionnaire et qu'il n'a pas de valeur orthographique en soi, puisque chacun écrit et lit de la manière qu'il ou elle a appris de sa famille.

Exemple: **khetani**<sup>pe[n]</sup>/<sub>mo[s]</sub> "communauté" sera lu selon les régions **khetanipen**, **khetaniben**, **khetanipo**, **khetanimos**, **khetanipe**, **khetanimo** etc... Les formes écrites correspondent dans ce cas aux prononciations.

La plupart de ces substantifs abstraits n'ont pas de pluriel. Toutefois, lorsqu'ils en ont un, la forme A est **-màta**, tandis que la forme B est **-maten-**

Le VERBE est:

- présenté à la 3ème pers. du singulier du présent et suivi de la 3ème pers. du singulier du passé;
- donné comme entrée à part au médio-passif seulement en cas de différence sémantique par rapport à l'actif (médio-passifs et réfléchis sémantiquement lexicalisés);
- complété, en cas de besoin, par indication de la rection directement après le passé.

Type : **phir/el**, **-dàs** sans indication pour un intransitif ou un transitif direct

**dar/al**, **-andilo e B-θar** "avoir peur de X"

**dar/al**, **-andilo e B-qe** "avoir peur pour X"

**xal xoli vaš-o A** "se faire du souci pour/au sujet de X"

**losar/el**, **-dàs pe B-θe** "prendre soin de X"

où X est représenté en rromani par A s'il est au cas direct (A-čham) et par B s'il est au cas oblique (B(čham)).

L'ADJECTIF est:

- donné sous la forme du masc. puis celle du fém. suivie du pl. pour les deux genres après la mention *b*. Pour les adjectifs "larges" ; dans le cas des adjectifs "étroits", les formes identiques au masc. sg. sont remplacées par le symbole ~.

Types : **buxl/o**, **-i b.:** **-e**

**tang**, ~ *b.:* ~

Les pronoms et adjectifs possessifs sont traités comme les autres adjectifs larges.

L'ADVERBE et les autres lexèmes invariables sont:

- donnés à leur forme unique et suivis de l'indication en italique de leur partie du discours: *ps. ph.* etc... En effet, pour les lexèmes variables, la flexion indique par elle-même leur nature (partie du discours), mais l'indication spécifique est indispensable pour les lexèmes invariables.

En cas de besoin d'indiquer la forme B (en dehors des substantifs), celle-ci sera ajoutée après la mention *B-čham.*:

**jèkhto** *B-čham.:* **jekhtone**

En cas d'identité formelle entre un adjectif et un adverbe, ceux-ci constituent deux entrées différentes précisées par une numérotation en chiffres romains:

**šukar I**, ~ *b.:* ~

**šukar II** *ps.*

#### D. Synonymes, diasynonymes, antonymes

Les diasynonymes vrais, c'est-à-dire les mots de même sens mais répartis dans deux ou plusieurs parlars, disposent, en fin d'entrée, d'un système de renvois introduits par la mention en italique *☞ vi*

*i men*, **-ă-** *b.:* **-ă-**, **-ěn-**

...

[☞ *vi korr*]

et réciproquement. Ceci est pratiqué aussi lorsqu'il y a inclusion ou intersection des champs sémantiques respectifs:

*i ačavn/i, -ǎ- b.: -ǎ, -ěn-*

...

[☞ *vi lupunz*]

En effet, **ačavni** "frein" est inclus dans le champ sémantique de **lupunz** "entrave, frein".

Si les sous-champs sémantiques sont distingués par des chiffres dans les langues T, le renvoi est effectué de façon spécifique, par exemple:

**i goj**

**HU** 1. bél; 2. kolbász; **EN** 1. intestine; 2. sausage; **FR** 1. intestin; 2. saucisse; **ES** 1. intestino; 2. salchicha; **DE** 1. Darm; 2. Wurst; **AL** 1. кишка; 2. ковбаса; **RO** 1. intestin; 2. cânat, salam; **SC** 1. crevo; 2. kobasica; **SLK** 1. črevo; 2. klobása, saláma; **GK** 1. έντερο; 2. σαλάμι.

[2. ☞ *vi porri*]

...

**i porr**

**HU** bél; **EN** bowel, intestine; **FR** boyau, intestine; **ES** tripa, intestino; **DE** Darm (Gedärme); **AL** кишка; **RO** ma , intestin; **SC** crevo; **SLK** črevo; **GK** έντερο.

[☞ *vi goj<sup>2</sup>*]

Il est à remarquer que le renvoi ☞ *vi* n'indique donc pas forcément une correspondance synonymique, mais aussi parfois crée un lien entre des sens proches, dont la valeur se dégage des traductions dans les langues T (par exemple entre **glõnco**, **kursum** et **vilin**).

Dans le cas des diasynonymes dont l'un est favorisé comme plus référentiel, renvoi est fait seulement à l'entrée du mot-vedette non retenu, ceci par ☞:

**o kamarados** ☞ **amal** et non inversement.

En revanche, lorsque les deux diasynonymes doivent être traités sur un plan d'égalité, nous les présentons avec des renvois mutuels, même s'ils se succèdent à peu de distance dans l'ordre alphabétique – comme par exemple :

**hakār/el, -dās**

[☞ *vi halövel*]

...

**halöv/el, -dās**

[☞ *vi hakārel*]

Comme il a été souligné plus haut, cette présentation est justifiée par un souci d'égalité absolue entre les formes en présence, afin qu'aucun utilisateur n'ait l'impression que son parler est secondaire par rapport à un autre; elle ne vise nullement à augmenter artificiellement le volume du vocabulaire – d'ailleurs ces variantes parallèles représentent moins de 0,2% de l'ensemble du dictionnaire.

La métathèse des liquides étant considérée comme un phénomène phonétique suprasegmental, elle ne donne pas lieu en principe à une entrée pour chaque variante.

Les antonymes sont donnés afin de mieux préciser le sens du mot-vedette et d'enrichir la connaissance de l'utilisateur. Ils sont présentés en fin d'entrée sur une nouvelle ligne, entre crochets droits, en gras et précédés du symbole ≠:

Type: **buxl/o, -i b.:** -e

.....

[≠ **tang**]

Signification des renvois:

☞ tout seul renvoie à une forme référentielle; pas d'explication à l'entrée non-référentielle; pas de renvoi de la forme référentielle à la forme non-référentielle.

[☞ *vi* ] : renvoi réciproque à un diasynonyme (est indiquée en exposant la strate d'utilisation):

**xarn/o<sup>1</sup>, -i b.:** -e.

.....

[☞ *vi skūrto<sup>23</sup>, kūrto<sup>1#</sup>; ≠ učo<sup>1</sup>, lūngo<sup>23</sup>*]

ce type de note se place en fin d'entrée.

Les indications de strate permettent à chaque locuteur d'être conséquent au niveau de l'emploi des diverses variétés lexicales de la langue.

## E. Variantes morphologiques

Ces variantes sont indiquées:

- dans le cas de variantes dans la flexion, celles-ci se succèdent sans retour à la ligne et les diverses variantes, à partir de la seconde sont précédées du signe ≈ :

**duj**, *B-čham*: **duje(n)** ≈ **do(ne)**

- dans le cas de variantes de strate à strate du mot-vedette, celles-ci se succèdent avec un retour à la ligne et les diverses variantes, à partir de la seconde sont précédées du signe ≈ :

**adamilaj(e)**

≈ **adanilaj(e)**

Comme l'ordre est alphabétique, ceci met parfois en première position les strates 2 et 3 par rapport à la strate 1:

**i guguj**<sup>23</sup>

≈ **i guguni**<sup>1</sup>

- dans le cas de variantes nord/sud entre terminaisons, celles-ci sont séparées par le symbole ÷, la forme méridionale étant donnée la première – le Danube séparant très approximativement les deux zones:

**m/erel, -ulo** ÷ **-ulăs**

**av/el, -ilo** ÷ **-ilăs**

Remarque, on peut avoir les deux systèmes d'équivalence pour le même mot:

**asa/l, -ndilo** ÷ **-ndilăs** ≈ **-jas**

qui sera donc lu: **asal** est la forme commune au présent "il rit" et le passé "il a ri" est en strate 1 **asandilo** au sud du Danube et **asandilăs** au nord (cette dernière forme inclut donc la strate 1#), alors qu'en strates 2 et 3 il est **asajas** tant au sud qu'au nord du Danube.

- dans le cas de variantes locales indépendantes des strates et de la distinction nord/sud, celles-ci se succèdent avec retour à la ligne, la deuxième forme étant précédée du signe = :

**averthane**

= **averther**

la dernière forme étant limitée à quelques régions de Bulgarie et Slovaquie.

- les variantes élidées des prépositions sont données sur une même ligne, séparées par une virgule de la forme pleine:

**angla, angl-**

## F. Homonymie et polysémie

Lorsque le champ sémantique du mot-vedette est rendu dans les langues T (de traduction) par deux (ou plusieurs) lexèmes sémantiquement complémentaires, ceux-ci sont numérotés et séparés par un point-virgule si les sens qu'ils représentent sont en rapport de succession diachronique en romani.

Dans le cas contraire (homonymie ou transcatégorisation), ils sont rangés par ordre et précédés d'un chiffre romain.

Exemple de glissement sémantique:

**beś/el, -lo** ÷ **-lăs**

LG : 1. -----; 2. -----.

Exemple de simple homonymie:

**thov/el, -dăs I**

LG : -----.

**thov/el, -dăs II**

LG : -----.

Exemple de transcatégorisation:

*o* **maşkar I, -es- m. -a, -en-**

LG : -----.

**maşkar II**

LG : -----.

## G. Syntagmes

Les syntagmes sont introduits et traduits dans les articles dont le mot vedette est leur élément principal selon les hiérarchies

a) verbe & nom => nom (l'explication est à l'entrée du nom)

b) adjectif & nom => nom (l'explication est à l'entrée du nom)

c) noms : possédé & possesseur => (l'explication est à l'entrée du nom signifiant l'élément possédé)

Les syntagmes et leurs traductions sont présentées comme blocs typographiques à l'intérieur de l'entrée respective et en peu en retrait vers la droite (non justifiés sur la marge générale de l'entrée). En cas de besoin, ils sont mentionnés également à l'article du mot non principal avec un renvoi à l'article du mot principal; les formes de grammaire (pluriel, forme B, paqssé des verbes) ne sont pas données pour les éléments des syntagmes.

On distingue deux types de syntagmes

Premier cas: le mot vedette entre dans un syntagme et il est traduisible sans le mot annexe dans les langues T; dans ce cas on met d'abord le mot considéré avec ses traductions, suivi des syntagmes considérés par ordre alphabétique du mot non principal avec les traductions.

Second cas: le mot vedette entre dans un syntagme et il n'est pas traduisible sans le mot annexe et/ou il n'est pas traduisible dans la plupart des langues T. Alors le mot-vedette est indiqué sans traduction, il est suivi de la mention *and-i fràza* ou *and-e fràze*, puis des syntagmes considérés.

## H. Traductions

Il n'y a qu'une traduction si le sens du mot dans la langue T correspond à celui du mot-vedette en rromani, même s'il existe des synonymes en langue T. Les traductions ne sont multiples (en général pourtant limitées à deux) que dans le cas où cette approche permet de mieux cerner le sens du rromani ou d'éviter des malentendus, et en aucun cas pour montrer la richesse en synonymes des diverses langues T. On constate qu'en général l'équivalent est unique par la plupart des langues balkaniques, ce qui ne signifie pas la pauvreté de ces langues, mais que la coïncidence est particulièrement étroite avec les champs sémantiques des lexèmes du rromani. Dans les cas des autres langues, il n'a pas été possible, dans ce type de dictionnaire, de fournir des traductions détaillées car le but du présent ouvrage est de débroussailler dans les grandes lignes les champs sémantiques pour harmoniser dans ses grandes lignes l'usage rromani des notions de base dans le bassin de culture hongroise. Les subtilités et spécificités sémantiques seront représentées dans le dictionnaire explicatif unilingue, avec ses nombreux exemples, puisque c'est là sa vocation fondamentale. On doit en effet garder à l'esprit que la diversité linguistique est incompatible avec la notion de traduction exhaustive, qu'un dictionnaire bilingue (ou plurilingue comme celui-ci) n'est qu'une étape pour l'acquisition d'une langue et que celle-ci se développe dans toute sa plénitude seulement à travers un bon dictionnaire explicatif unilingue et surtout les œuvres des créateurs en littérature.

Les traductions sont habituellement séparées par une virgule s'il s'agit de synonymes ou de quasi-synonymes, ceci dans la vision rromani du champ sémantique considéré; dans les cas de polysémie (du point de vue rromani), les diverses valeurs sont séparées par un point virgule et de plus elles sont numérotées dans le sens logique et chronologique de la divergence sémantique. Une part de subjectif préside forcément à de tels choix, il est important de réduire à son minimum cette subjectivité et en tout état de cause priorité est donnée à la vision rromani de ce vocabulaire: ainsi des notions bien distinctes dans telle langue T peuvent être séparées par une simple virgule, si le lexème rromani qui les rend ne suggère pas en rromani une distinction nette entre ces notions.

Chaque fois que c'est possible, une partie du mot est placée entre parenthèses afin d'économiser de la place; on doit lire séparément les deux mots obtenus, qui sont souvent des synonymes très proches (dans les langues slaves ce sont souvent les deux éléments d'une paire perfectif/imperfectif):

"(po)svätńý" est à lire "svätńý, posvätńý" même s'il s'agit de sens différents, ex. en allemand : "(be)nennen"

Pour économiser de la place, une barre oblique peut séparer deux éléments en traduction lorsque ceux-ci sont interchangeables dans un syntagme, par exemple: "por/en la mañana", "faire paître/brouter" etc...

En ce qui concerne le choix des langues T, il est important de souligner qu'il a été fait:

1) pour couvrir un maximum de la zone d'implantation des Rroms, essentiellement dans la sphère de culture hongroise, de telle sorte que la *lavustik* soit compréhensible et utilisable dans toute cette vaste région d'Europe, où l'on parle hongrois bien entendu, mais aussi slovaque, croate, ukrainien et roumain. Sont également donnés les traductions en quatre "grandes" langues européennes, c'est-à-dire d'extension internationale présente ou passée et objets d'enseignement scolaire de nos jours un peu partout : anglais, français, espagnol et allemand, ce qui constitue une aide à l'étudiant rrom de ces langues. Le grec moderne a été enin inclu en raison du fort contingent de mots qu'il a donnés à la fois au rromani et à l'ensemble des langues d'Europe.

2) pour aider les utilisateurs à identifier l'origine de certains mots dialectaux non intégrés au vocabulaire commun en les voyant présents en grec, roumain, hongrois ou slave. Il montre aussi aux lecteurs les similitudes existant dans le vocabulaire de langues proches et leur donne une idée des influences des langues les unes sur les autres et donc, constatant que les "grandes langues" se sont emprunté le plus clair de leur lexique, ils ne s'étonnent plus de voir des mots "étrangers" en rromani, ce qui "dédramatise" l'emprunt.

3) pour habituer les jeunes à voir se côtoyer plusieurs langues, en leur montrant que certaines se ressemblent sur certains points et non sur d'autres et inversement : tel critère va séparer les langues en deux groupes, par exemple tel point permettra de séparer les langues présentes en deux groupes ABC d'une part et DEF de l'autre, mais tel autre point va opérer une autre classification, par exemple AB d'une part, CDE de l'autre et F à part. Il pourra suivre le trajet de certains emprunts et percevoir mieux les échanges constants entre peuples européens. C'est par ce biais une introduction à la multiculturalité vivante, ce qui les stimule aussi à apprendre les langues étrangères, qu'elles fassent partie de leur programme scolaire ou non. Ils constateront aussi que certaines notions sont immédiates pour certaines cultures et donc exprimés par un seul mot dans la langue correspondante, alors que d'autres langues doivent recourir à des expressions descriptives parfois longues pour rendre la même notion et inversement. En outre certaines langues utilisent un seul et même mot pour couvrir des notions que d'autres langues distinguent nettement. C'est par cette expérience qu'ils percevront que la diversité linguistique n'est pas un simple différence de nomenclature d'objets et de notions préexistants au regard de l'humain, mais correspond au contraire à une grande variété de perceptions de la réalité, ce qui constitue une véritable richesse de la pensée, richesse dont les peuples sont dépositaires et responsables.

Le volume est complété par un compendium grammatical permettant au lecteur de fléchir les lexèmes présentés dans le dictionnaire, suivi d'une liste de mots en hongrois avec indication du numéro des pages où ils sont traités.

## STRUCTURE DIALECTALE LA LANGUE RROMANI

Dès après leur arrivée en Europe en provenance d'Asie Mineure, la majorité des Rroms locuteurs des parlers les plus archaïques (notamment aux niveaux phonologique et lexical) se sont d'abord répartis dans les Balkans, puis la région des Carpates et celles de la Baltique ainsi que le Nord de la Russie, selon une expansion du sud vers le nord et constituant un premier groupe superdialectal. En même temps, des groupes de plus petites dimensions s'en sont détachés pour se répartir comme suit: certains ont rétrogradé vers l'Asie mineure (notamment les "vanniers" d'Izmir, provenant de Bulgarie centrale), voire vers l'Iran (parlers *zargari* – nom signifiant "orfèvre"), d'autres se sont dirigés vers l'Ukraine, la Crimée, le Sud de la Russie, plusieurs centaines ont été déportés de Byzance par la mer et se sont retrouvés en Espagne, d'autres enfin ont quitté spontanément la Grèce pour s'implanter dans les Abruzzes et la Calabre, où il semble que le rromani *abruzzien* soit le témoin linguistique de cette traversée. Les petits groupes de l'avant-garde qui a progressé dès le XIII<sup>ème</sup> siècle vers l'Europe par les enclaves vénitienes (Chypre, la Crète, Nauplie, Méthone, les Iles ioniennes, Raguse/Dubrovnik et Venise) semble avoir disparu sans laisser de locuteurs identifiables aujourd'hui.

A la partie nord de cette première ligne d'expansion, dite balkano-carpato-balte, on peut ajouter le rromani finlandais ou *kaalo* (sous sa forme archaïque), isolé pendant des siècles du reste de locuteurs avant d'entrer à nouveau en contact avec des Rroms, ceux des autres pays scandinaves. Entre les espaces balkanique et carpatique, il faut citer un dialecte assez spécifique, celui parlé en Prekmurje slovène, dans quelques villages du comté de Somogy en Hongrie et dans le Burgenland autrichien : le *fenetiko* (litt : "d'ici, local", encore appelé *venditiko*, *tòcke*, *šlajferiko* ou *roman* selon les auteurs). Enfin, un petit sous-groupe a maintenu jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle dans le pays de Galles un parler très conservateur apparenté à ce même groupe.

Le point commun à tous ces parlers est l'emploi, à la première personne du singulier, de la voyelle caractéristique [o] (ou sa variante [u], en tout état de cause une voyelle postérieure) dans la forme qui signifie "je suis" (*som*, *sinom*, *isinòm*, *hium*, *hom* etc...) et dans la terminaison du passé des verbes (*gelom*, *gelòm*, *gelùm* "je suis allé"), dans la racine du verbe "laisser" (*mukhel*) et dans le pluriel de l'article défini: **o** (**o Rroma** "les Rroms"). On l'appelle donc "superdialecte O".

A côté du tronc représenté par ce super-dialecte "O", il est important de citer les idiomes para/Rromani, également issus du superdialecte O mais constitués selon des *scenarii* particuliers de formation :

1 • L'ensemble des parlers *sinté* des régions de langues allemande et italienne semble devoir être rattaché aux parlers carpatiques et baltiques. Toutefois, malgré leur conservatisme phonologique, la forte germanisation du vocabulaire et de la morphologie de la branche nord de ces parlers (subdivisés ensuite en oriental ou *pràjštiko*, central ou *gàckeno* et occidental ou *vàlštiko* – ce dernier appelé en français "manouche") les rend pratiquement incompréhensibles aux locuteurs de rromani proprement dit. Une évolution similaire a eu lieu dans la branche sud, située en Italie du nord, représentée essentiellement par le *sinto piémontais* et le *sinto lombard*, et dont l'apparement exact avec le *sinto du nord* reste à établir. Il est possible en effet que le mot "Sinto" ait désigné à l'origine un très grand nombre de groupes de Rroms de la première vague de peuplement, jusqu'en Hongrie et Roumanie, et même en général les migrants d'origine indienne<sup>1</sup>, racine passée en persan sous la forme Hind~ et en grec ionien sous la forme Ind~ - sans aspiration initiale). Quoiqu'il en soit, ces parlers sont souvent qualifiés de « périphériques » et leurs locuteurs représentent environ 2% de l'ensemble de la population mondiale.

2 • En Angleterre, le rromani a évolué en ce que l'on appelle l'*anglo-rromani*, ensemble de parlers mixtes formés de racines rromani insérées dans un anglais rural simplifié ; on qualifie ces parlers de "paggerdisés", mot dérivé de leur nom rromani local : *paggerdi jib* – littéralement « langue cassée » (d'après l'expression « broken English » (petit nègre), cf. Rr. **phagerdi čhib**). L'idiome résultant de

---

<sup>1</sup> Sint~ pourrait être rattaché à une forme archaïque du nom arabe de l'Inde, provenant du vieil indien sindhu [सिन्धु], "1. rivière, fleuve, étendue d'eau, puis 2. Sindhu, aujourd'hui Indus, le fleuve par excellence et sa vallée, 3. les pays de l'Indus et 4. peuple des pays du Sindhu. En réalité, le mécanisme inverse pourrait être pris en compte, à savoir qu'un peuple appelé Sindha aurait pu donner son nom à l'origine au bassin du fleuve où il s'est implanté et au fleuve lui-même, nom qui serait devenu un nom commun.

cette hybridation a l'aspect suivant : *I was ajalling to the gav yekh divvus to deekh some borey raya* "J'allais un jour au village pour voir des messieurs importants"

3 • L'ensemble **ibéro-rromani** est constitué lui aussi de parlers paggerdisés (appelés localement *kalé*) et donc constitués d'un vocabulaire vestigial de racines rromani, balkanique ou d'origine inconnue, employées dans une grammaire espagnole, catalane, occitane ou basque, ce qui donne l'aspect suivant à ce type de langues mixtes : *chalamos pirelar, no kamelamos sobelar* "nous allons marcher, nous ne voulons pas dormir" (exemple à base espagnole). C'est sans doute en raison des interdits et des persécutions sévères des autorités locales, que les parents rroms ont dû, à un certain moment, cesser de parler rromani au foyer et la transmission d'une génération à l'autre des vestiges de cette langue s'est effectuée dans le milieu des adultes et du travail, à un âge où les jeunes ne pouvaient plus assimiler la structure grammaticale du rromani, mais seulement un peu de vocabulaire "marqué", qu'ils se mettaient à employer dans la grammaire de leur langue usuelle; cette évolution était favorisée par l'absence de sentiment de correction linguistique des locuteurs adultes et l'âge avancé des apprenants. Les ibéro-rromani (parlers des Gitans) ont essaimé par la suite vers la France, l'Afrique du Nord et surtout l'Amérique Latine. Eu égard à une certaine proximité quant à leur origine et à leur similitude typologique, on rassemble parfois ibéro-rromani et anglo-rromani sous la dénomination de "branche atlantique du rromani" ; ils représentent moins de 10% de l'ensemble des Rroms.

3 • En fait, ce phénomène n'est pas limité à l'Occident. Quelques cas de parlers rappelant les paggerdilectes ont été signalés en Grèce (*dortika*, aujourd'hui disparu) et en Roumanie. Certains Romungre (Rroms du premier contingent arrivé en Hongrie, forcés à abandonner leur langue maternelle au XVIIIème siècle) utilisent de nos jours encore des tournures de ce genre : *menyünk* (ou *dzsalunk*) *szovazni* (or *szovelni*), *butyazni* "nous allons dormir, travailler". La constitution d'argots à élément rromani important peut être rattaché à cette section : argot serbe de Bosnie, dit *šatrovački*, ou encore argot roumain, avec plus de 200 éléments lexicaux rromani chacun, mais aussi français, hongrois, suédois avec une douzaine, voire une vingtaine chacun. Il est à noter par ailleurs que des efforts de renflouement du *kaló* espagnol avec du vocabulaire rromani ont été tentés à plusieurs reprises en Espagne, tendant à la constitution d'un *super-kaló* (v. figure), qui au fil du temps et des publications ne cesse de se rapprocher du rromani proprement dit; d'un autre côté on observe un récent mouvement de résurrection du *kaló* tel qu'il était jadis utilisé en Espagne, notamment grâce aux travaux de José Antonio Plantón García – il s'agit d'une entreprise symbolique car ce type d'idiome ne peut convenir qu'à quelques échanges de complicité ou de plaisanterie, puisque c'est dans ce contexte qu'il s'est constitué historiquement et non de communication ou de véritable création culturelle.

#### A • Différenciation entre le superdialecte "O" et le superdialecte "E"

A une période inconnue et dans une région sans doute roumanophone (plusieurs éléments font penser à la Serbie du sud, espace où le mæso-roumain – forme de roumain sud-danubien, est encore très largement pratiqué), diverses innovations linguistiques ont suscité l'apparition d'un nouveau groupe de parlers, qui se distingue du premier essentiellement par le trait suivant:

▪ A la terminaison ~**om** [var. ~**um**] de la première personne du singulier du présent de la copule ("je suis") et du passé des verbes, telle que nous l'avons vue dans le superdialecte "O", correspond dans l'autre groupe une terminaison ~**em** :

superdialecte "O"		superdialecte "E"
<b>som, sinom, isinom, hium, hom</b> etc...	<b>sem</b> (rarement <b>sim</b> )	je suis
<b>gelôm, gelom, gelûm</b> etc...	<b>gelem</b>	je suis allé
<b>phirdôm, phirdom, phirdûm</b> etc...	<b>phirdem</b>	j'ai marché
<b>xalôm, xalom, xalûm</b> etc...	<b>xalem</b>	j'ai mangé
de même on a le verbe qui semblerait développé à partir de la racine vieil-indienne mokša "libération, solution":		
<b>mukhel</b>	<b>mekel</b>	il laisse, il abandonne
et l'article		
<b>o Rroma</b>	<b>(I)e Rrom(a)</b>	les Rroms

▪ Très souvent, mais pas toujours, cette isoglosse est concomitante à la suivante: à la finale en ~**ni** ou ~**n** de certains noms dans les parlers du superdialecte "O" correspond dans le superdialecte "E" une finale ~**j**:

superdialecte "O"	superdialecte "E"	
<b>pani</b>	<b>paj</b>	eau
<b>khoni</b>	<b>khoj</b>	graisse
<b>kuni</b>	<b>kuj</b>	coude
<b>endani</b>	<b>endaj</b>	clan, tribu, groupe
<b>zetun</b>	<b>zetuj</b>	olive
<b>ćeni</b>	<b>ćej</b>	boucle d'oreille, etc...
<b>phen</b>	<b>phej</b>	sœur
<b>len</b>	<b>lej</b>	rivière

▪ La correspondance **-tl-** ou **-dl-** en face de **-kl-** ou **-gl-** recouvre aussi très largement cette isoglosse: superdialecte "O" superdialecte "E"

<b>katli</b>	<b>kakli</b>	fuseau
<b>gudlo</b>	<b>guglo</b>	sucré, doux
<b>phandlo</b>	<b>phanglo</b>	fermé, attaché, lié

▪ On doit noter également que la forme de la possession (postposition possessive) est toujours brève en superdialecte E mais qu'elle peut être longue en superdialecte O :

superdialecte "O"	superdialecte "E" : forme unique
<b>manušesqo</b> ~ <b>manušesqoro</b>	<b>manušesqo</b> de l'homme
<b>manušesqero</b>	
<b>manušesqiro</b>	
<b>manušesqro</b>	

▪ Enfin un trait important est la forme de la négation de l'indicatif, **na** en superdialecte "O" et **ni** ou **ći** en superdialecte "E" : **na darav** "je n'ai pas peur" en face de **ni/ći darav** "id."; la négation de l'impératif (défense) est respectivement **ma** et **na** : **ma dara !** "n'aie pas peur !" ("O") et **na dara !** "id." ("E").

Dans un premier temps, les divers parlers du superdialecte "E" ne se sont guère répandus en dehors des Balkans, à l'exception d'importants contingents de locuteurs qui ont reflué de la péninsule vers la Turquie; de là certains ont été "rapatriés" en 1922 en tant qu'orthodoxes vers une Grèce où leurs ancêtres n'avaient jamais mis les pieds (ce sont les *Filipizie*, *Rumelie*, *Xandùră*, *Kalpazànă* ou *Kalpazàja* etc...), où ils se sont superposés, population de commerçants aisés, aux Roms anciennement implantés en Grèce (surtout *Bacòră* et *Fićră*), lesquels constituent une population rurale pauvre et marginalisée du superdialecte "O", présents en Grèce depuis des siècles (ils sont parfois qualifiés de « Turkòjifti » bien qu'ils soient orthodoxes). En principe on n'observe guère de confusion entre les superdialectes, sauf dans partie de la République de Macédoine et du sud de la Serbie, où les contacts séculaires entre parlers des groupes en "O" et en "E" ont contribué à former des parlers hybrides assez instables qui s'installent surtout parmi les jeunes ayant perdu le sentiment de la correction linguistique; certains auteurs ont cru devoir aider, mais sans réel succès, à la promotion de cet amalgame.

Outre les correspondances indiquées ci-dessus, on peut relever une dizaine d'éléments, surtout lexicaux, d'origine roumaine dans les parlers du superdialecte "E": essentiellement **vùngia** "ongle", **gindisarel** "penser", **buriko** "nombri", **lùmia** "monde", **maj** "plus", **traisarel** "vivre", **sàma** "(prêter) attention", **svàto** "parole", **divàno** "conversation", **vòrba** "mot", **lùngo** "long", **krànga** "branche", **grìza** "souci", **vùrma** "trace", **rrènza** "tripe" et le suffixe de pluriel **-ură** (var. **-uri** et **-ura**). Il semble qu'ils n'aient pas été empruntés au roumain de Roumanie proprement dit – dans la mesure où les Roms du groupe "E" n'ont pas tous transité par ce pays, mais plutôt au mœso-roumain du sud du Danube (Serbie du sud) où il semble qu'il y ait eu effectivement un long contact.

B • Différenciation entre parlers sans mutation [ʔ] et parlers à mutation [#]

Enfin, il y a un siècle ou deux, aurait commencé à se produire un phénomène connu sous le nom de "mutation des affriquées alvéolaires" ou "mutation" tout court: il s'agit du passage des deux phonèmes **čh** et **ʒ** respectivement de [tʃh] et [dʒ] à [ç] et [ʒ]. Rien ne permet en fait de définir l'origine de cette mutation des affriquées, même si un phénomène semblable est observé en roumain du Banat oriental et dans les parlers mæso-roumains du sud du Danube. On ne peut pas expliquer non plus pourquoi seules deux affriquées sont affectées par cette évolution en rromani (à savoir **čh** [tʃh] > [ç] et **ʒ** [dʒ] > [ʒ] et non pas la troisième, à savoir **ć**, qui a le même point d'articulation mais demeure inchangée [tʃ]), alors que dans les dialectes roumains considérés, y compris le beás, l'évolution est tout à fait symétrique : [tʃ] > [ç] et [dʒ] > [ʒ].

Cette mutation est symbolisée dans la notation par un dièse (#) et son absence par un bécarre (̣); elle touche de rares parlers du superdialecte "O", comme le *cerhàri* du nord-est de la Hongrie, surtout du comté de Szabolcs, le *colàri* ou *ćuràri*, plus éparpillé dans le pays et quelques parlers voisins d'Ukraine et de Transylvanie que l'on appelle par conséquent dialecte O#. Au contraire, cette mutation affecte très largement les parlers du groupe "E" — notamment le *lovàri*, le *máčhàri* ou *drizàri* et le *kelderàri*, appelés donc dialecte E#. Une bonne moitié des locuteurs du superdialecte E est ainsi affectée par la mutation.

Le schéma ci-dessous montre comment la division par superdialecte O/E et celle par la mutation se combinent pour constituer quatre dialectes, habituellement rassemblés en trois strates:

dialecte "Ọ"	sans mutation	(toute l'Europe)	strate 1
dialecte "O#"	avec mutation	(région carpatique)	strate 1#
dialecte "Ẹ"	sans mutation	(Balkans et Turquie - rapatriés Grèce)	strate 2
dialecte "E#"	avec mutation	(toute l'Europe)	strate 2# ou 3

ou, présenté différemment :

type	dialecte	Strate	exemples de parlers
E	E# = "e" avec mutation	3 (ou 2#)	lovàra, kelderàra, drizàra etc...
↑	Ẹ = "e" sans mutation	2	gurbet, ćergar, ʒambaz, filipizi etc...
↑	O# = "o" avec mutation	1#	cerhàri, colàri-ćuràri etc...
O		1N	Polska Rroma, xaladitka etc...
↑	Ọ = "o" sans mutation	1C	karpatiko, rromungro etc...
↑		1V	fenetika, ślajferika, tòcke ou roman
↑		1S	baćòri, fićìri, mećkàri, kabuzìa, èrli, thare-gone, mahaʒàri etc...

Il est à remarquer qu'en plus de la divergence par superdialecte mentionnée plus haut, la négation des verbes diffère en sein même du superdialecte "E" en fonction de la strate: dans les parlers sans mutation (Ẹ) elle est exprimée par **ni** (strate 2 : **ni laʒav** [ni laʒav] "je n'ai pas honte") et dans les parlers à mutation (E#) elle l'est par **ći** (strate 3 – ou 2# : **ći laʒav** [tʃi laʒav] "id.") – alors qu'elle est **na** pour tout le superdialecte "O", avec ou sans mutation.

dialecte	il ne va pas	ne vas pas !	
Ọ	<b>na ʒal</b> [na dʒal]	<b>ma ʒa</b> [ma dʒa]	strate 1
O#	<b>na ʒal</b> [na ʒal]	<b>ma/na ʒa</b> [ma/na ʒa]	strate 1#
Ẹ	<b>ni ʒal</b> [ni dʒal]	<b>na ʒa</b> [na dʒa]	strate 2
E#	<b>ći ʒal</b> [tʃi ʒal]	<b>na ʒa</b> [na ʒa]	strate 2# ou 3

Le phénomène de la mutation a été suivi dans plusieurs parlers de la perte du son **čh** devenu d'abord [ç] puis confondu avec ś [ʃ] et de **ʒ** devenu d'abord [ʒ] puis confondu avec ź [ʒ], conduisant à une perte (neutralisation) de la distinction entre **čh** et ś d'une part et **ʒ** et ź d'autre part. En réalité, on ne doit pas se laisser abuser par cette confusion, puisque la majorité des locuteurs natifs distinguent clairement ces sons mais ce sont les textes et les descriptions grammaticales écrits par des non-Rroms qui ont le plus souvent créé et diffusé cette simplification car l'oreille de ces chercheurs n'avait pas perçu les nuances spécifiques au rromani. De là, la confusion entre **čh** et ś d'une part et **ʒ** et ź de l'autre

est entrée dans la pratique des jeunes citadins de Hongrie, notamment ceux dont l'apprentissage du rromani s'est surtout nourri de sources écrites et non d'un héritage familial, car ils ne sont pas conscients de cette distinction et ne la reproduisent donc pas en parlant, notamment dans les centres urbains de Hongrie. En outre, cette simplification existe aussi comme phénomène naturel, par exemple en *kelderàri* de la région parisienne, sous l'influence du français qui lui aussi ne connaît que [ʃ], écrit "ongle".

Dans le présent dictionnaire, comme en général dans les travaux des linguistes, les appartenances aux diverses strates sont indiquées en exposant, par exemple **o biav**<sup>1</sup>, **abav**<sup>2</sup>, **abăv**<sup>23</sup> "noce". Ceci aboutit à la notion de sept variétés de base du rromani proprement dit (1S, 1V, 1C, 1N, 1#, 2 et 2# ou 3, couvrant 90% des locuteurs), variétés divisées à leur tour en plusieurs parlers locaux ou familiaux, dont quelques exemples sont donnés dans la colonne de droite du tableau ci-dessus; c'est par erreur que les gens ignorant le sens du mot appellent souvent ces parlers locaux des "dialectes", alors que très souvent il n'y a que des différences minimales et accidentelles entre eux; il vaut mieux parler d'endaïolectes (du rromani **endaj** "groupe de Rroms parlant la même variété linguistique" – le diasynonyme **vica** emprunté au roumain par les Kelderaš est mieux connu, du moins dans la littérature ethnologique). La plus grande prudence est requise dans l'emploi des noms d'endaia et d'endaïolectes, car dans la pratique en effet, un même nom peut couvrir selon les régions des parlers différents et en même temps le même parler peut être désigné différemment d'une région à l'autre (ces noms ont été donnés en fait par les populations locales sur la base des critères les plus fantaisistes et ils n'ont donc aucune valeur d'identification ou de classification).

#### Perspectives génétique et sociolinguistique dans la classification des idiomes du rromani

Les dialectes et en endaïolectes du rromani peuvent donc ainsi être classés selon deux perspectives complémentaires :

- l'une, strictement génétique, porte sur la parenté d'origine des divers parlers et donne deux groupes d'apparition successive: le superdialecte "O" et le superdialecte "E"; en second lieu est intervenue la mutation, qui les a affectés soit marginalement (superdialecte "O"), soit massivement (superdialecte "E"); ces clivages sont représentés par les lignes du tableau suivant ;
- l'autre, sociolinguistique (représentée par les colonnes du tableau suivant), permet de distinguer, à côté de la langue rromani proprement dite, restée proche du protoromani et représentant l'usage largement majoritaire en Europe (près de 90% de tous les Rroms), des para-rromani que l'on peut à leur tour diviser d'une part en péri-rromani (environ 2%), continuant eux aussi le protoromani mais avec des distorsions drastiques, et, d'autre part, en paggerdilectes, constitués d'un vestige de vocabulaire rromani employé dans un tissu grammatical étranger (anglo-rromani et ibéro-rromani réunis dans la "branche atlantique"). L'importance de l'apport roumain dans certains parlers kelderaš incite parfois à traiter ces derniers comme des idiomes péri-rromani.

#### **PERSPECTIVE GENETIQUE**

#### **PERSPECTIVE SOCIOLINGUISTIQUE**

	rromani proprement dit	para-rromani	
% des Rroms (environ)	presque 90%	péri-rromani env. 2%	paggerdilectes presque 10%
↑ Strate 3 (E#)	lovàri, drizàri,	kelderàri	
↑ Strate 2 (E‡)	gurbet-čergar, filipizi		
↑ Strate 1# (O#)	cerhàri, colàri, hohere		
↑ Strate 1 (O‡)	tous parlers balkano-carpatobaltes	sinto, kaalo abruzzien	anglo-rromani ibéro-rromani

En tout état de cause, l'intercompréhension est rapidement assurée entre les millions de locuteurs de rromani proprement dit, surtout bien entendu entre Rroms qui ont une bonne compétence en langue maternelle et non pas ceux qui ont à moitié oublié leur langue ; on doit souligner que les travaux d'intégration et d'actualisation du rromani visent à optimiser cette intercompréhension entre Rroms au delà des barrières géographiques et sociales. Au contraire, l'intercompréhension est à peine possible entre les locuteurs du rromani et ceux des parlers périphériques (*sinto*, *kaalo*, *abruzzien* etc..) et pratiquement inexistante entre ceux-là et les usagers des paggerdilectes.

Pour aborder cette question du point de vue des différences et des difficultés d'intercompréhension qui leur sont liées, on peut dire que les différentiations entre parlers rroms sont de quatre natures possibles:

a) la *stricte division dialectologique*: avec ses deux frontières dialectales citées plus haut : O/E et mutation ou pas, accompagnée par une différence de vocabulaire touchant 20 à 30 mots. Cette division ne porte pas atteinte à la communication en rromani car le contraste O/E ne touche qu'un nombre très réduit de formes (une terminaison verbale, un radical et un article), tandis que la mutation n'est pas toujours perceptible à la conscience de l'auditeur. En outre, les correspondances d'un parler à l'autre sont systématiques et rigoureuses, si bien que l'oreille s'habitue à décrypter "l'accent" qu'elles constituent. La solution pour dépasser ces différences est de faire confiance dans le mécanisme mental inné permettant aux locuteurs de se comprendre malgré des prononciations inattendues (étrangers, bébés, défauts de prononciation etc...) en communication orale et d'utiliser l'écriture du rassemblement dans la communication écrite.

b) le *niveau socio-linguistique*, avec deux types principaux de scénarii de formation des idiomes périphériques et des paggerdilectes. Leurs utilisateurs sont peu nombreux (un dixième du total des Rroms, Kalés et Sintés) et l'unité du rromani n'est pas gravement affectée. La solution est que les personnes considérées puissent avoir accès au rromani du rassemblement, en plus de leurs idiomes spécifiques.

c) les *divergences lexicales ponctuelles*, concernant un relativement petit nombre de lexèmes : **korr/men** "cou", **gilabel/bagal** "il chante", **dorakârel/drabarel/zumavel** "il dit la bonne aventure" etc... dont certaines sont liées à la distinction entre superdialectes, que ce soit au niveau du fonds lexical ancien (**puzgal/istral** "il glisse", **çulal/piçal** "il goutte", **xalôvel/hakârel** "il comprend") ou des emprunts (**zivel/trail** "il vit" etc... – resp. "O" et "E"). La solution est que les locuteurs apprennent tout le vocabulaire et le traitent comme un héritage commun de synonymes avec diverses charges culturelles et émotionnelles, comme le font les locuteurs d'espagnol avec les diverses formes de leur langue à travers le monde.

d) enfin le *niveau des oublis régionaux ou locaux* du vocabulaire ancien souvent lié au *non développement* de vocabulaire dû à des conditions de vie particulièrement difficiles (bourgade arriérée, marginalisation, exclusion etc...). Ceci ne concerne pas la langue elle-même mais seulement la manière donc certains locuteurs l'utilisent et dans ces conditions, un effort didactique bien conduit dans un contexte de valorisation du rromani et de la culture des Rroms peut renverser le processus et résoudre le problème. Il est vrai que cet aspect est d'une importance cruciale car la plupart des obstacles à l'intercompréhension relève de lui.

A ce sujet, on avance souvent la comparaison suivante:

- le fonds lexical de base ancien est pratiquement le même pour tous les parlers, un peu comme le corps humain est le même pour tout le monde à des différences de détail près (il est à noter qu'à l'image même de ce corps humain, le vocabulaire désignant les parties du corps en rromani est très largement le même dans tous les parlers et dialectes, car il se réfère à des concepts naturels);
- les emprunts européens diffèrent d'un parler à l'autre, un peu comme les vêtements ont longtemps différé d'un pays à l'autre (on remarquera que de même en rromani le vocabulaire de la vie non-rromani, par exemple les noms des vêtements locaux, de l'administration, des ustensiles, des plats etc... diffère entre les Rroms, car ce sont des concepts culturels artificiels empruntés localement); on peut continuer la comparaison en disant que le vocabulaire très moderne (technique par exemple) est de plus en plus uniforme sur l'ensemble des langues d'Europe et du monde, à l'instar des vêtements les plus contemporains.
- lorsqu'un mot rromani a été perdu, il est remplacé localement par un emprunt, un peu comme un organe ou un membre artificiel peut être posé, mais ceci n'est qu'un pis aller et nullement un modèle auquel il faut tendre;
- enfin, lorsque d'autres dialectes peuvent fournir à nouveau un mot, une tournure ou une image qui manquait, il est souhaitable de procéder à une sorte de greffe mais ceci demande un travail plus sophistiqué qu'une simple cheville de bois.

Le prétendu "problème des dialectes", qui alimente toute une polémique, notamment entre personnes ayant une compétence limitée ou nulle en rromani, devrait donc être rebaptisé en *problème de l'oubli d'une partie de la langue par certains* – comme l'a très bien formulé Stanisław Stankiewicz, actuel président de l'Union rromani internationale. En effet, deux Rroms d'origines

dialectales différentes se comprennent, en parlant chacun sa forme de rromani – à la condition évidente qu'ils la sachent, beaucoup mieux que deux Rroms de même dialecte maternel mais qui l'ont oubliée, surtout s'ils viennent de part et d'autre d'une frontière linguistique. Ceci est lié au fait que l'élément asiatique du rromani est d'une remarquable homogénéité à travers les diverses variétés dialectales, fait qui indique que la langue de départ des ancêtres indiens des Rroms était sans doute une langue normalement constituée et non un amalgame d'idiomes disparates comme on le prétend souvent encore.

## LA SITUATION EN HONGRIE

Comme au niveau européen, on a en Hongrie les deux grands groupes de parlers rroms : ceux de superdialecte O, qu'on peut subdiviser en trois sous-groupes, et ceux de superdialecte E, plus homogènes. Il est à remarquer tout d'abord de les parlers de type E de Hongrie ont tous subi la mutation (lovàri, drizàri, ćuràri, maćhàri essentiellement, qui ne présentent que des différences anecdotiques entre eux) et que ce sont donc tous des parlers E# (les parlers de type E<sup>1</sup> sont totalement inexistantes en Hongrie). La presque totalité des Rroms de ces groupes parle bien la langue rromani, souvent avec un brio admirable. Ils sont venus pour la plupart du sud ou de l'est au XIX<sup>ème</sup> siècle, pour certains de Russie au début du XX<sup>ème</sup> siècle, et représentent une moitié de la population rromani de Hongrie. Ils sont appelés par erreur "oláh", terme qui ne correspond à aucun critère définitoire d'un point de vue scientifique, mais fait simplement allusion à une plus ou moins vague (et plus ou moins juste) relation avec la Roumanie (étymologiquement oláh signifiait tout simplement étranger pour les Germains de l'antiquité).

Parmi les parlers de type O, on distingue trois sous-types : d'abord ceux qui ont subi la mutation et constituent donc un sous-groupe O#; c'est notamment le cas du cerhàri et du colàri. C'est par contact avec les Rroms de parler E#, mais aussi de Roumains (on trouve des parlers similaires en Transylvanie), qu'ils ont connu cette évolution, de même qu'ils ont adopté quelques emprunts roumains. Les relativement nombreux locuteurs de ces parlers gardent une langue riche et vivace. Un autre sous-groupe, sans mutation celui-là (donc O<sup>1</sup>) est pour sa part limité à quelques villages dans le Somogy, mais leur parler est aussi présent dans le Prekmurje slovène et le Burgenland autrichien (même si dans cette dernière région les massacres perpétrés par les nazis ont quasiment fait disparaître les locuteurs). C'est le fenetiko, parler très original et qui demande une certaine familiarisation pour être compris (alors que la compréhension est immédiate entre les parlers des locuteurs mentionnés plus haut). Malheureusement il semble dans une position de fragilité. Enfin, la plupart des autres parlers de type O<sup>1</sup> sont très menacés, aussi bien les variétés dites karpati ou romungre que le gurvar parlé dans le sud du pays. Ce sont les restes du patrimoine de Rroms implantés depuis le Moyen-Âge en Hongrie et qui ont subi la politique d'assimilation des souverains du XVIII<sup>ème</sup> siècle, ce qui les a conduits à perdre massivement leur compétence en rromani. Plus de 10% des romungre connaissaient encore la langue à la fin du XX<sup>ème</sup> siècle, mais ce taux est en chute rapide dans les jeunes générations – à la différence des autres groupes de Rroms. Nombreux sont toutefois ceux qui ont gardé un petit vocabulaire et quelques structures en tête, ce qui leur permet de réapprendre plus aisément la langue ancestrale.

## L'AVENIR POUR LE RROMANI

On se heurte souvent à un malentendu tenace faisant croire aux profanes qu'une langue peut et doit être "standardisée" une bonne fois pour toutes par décret dans des dictionnaires et des terminologies de A à Z. C'est oublier que toute société change de jour en jour et que la langue la suit par la force des choses. L'usage minutieusement normé du hongrois ou de toute autre grande langue, tel qu'il a été appris à l'école, est désarmé devant les discours que diffusent les ondes, où noms propres, sigles, anglicismes, néologismes plus ou moins sauvages, mots pris dans des sens dérivés, étendus, paradoxaux, métaphoriques ou ironiques – y compris les noms propres ou les néologismes les plus récents, font fi de la norme contenue dans les dictionnaires. Et cette effervescence diffère d'une langue à l'autre. C'est une erreur grossière que d'imiter une langue à l'intérieur d'une autre ou de mesurer l'une à l'empan de l'autre. C'est qu'un dictionnaire est comme un sac de graines, et rien de plus, c'est l'usage qui va en tirer les fleurs et les fruits selon son degré de créativité. Il ne faudrait pas croire qu'une langue vivante se limite à une série de nomenclatures figées, ce qui rendrait vite le système très fragile et de plus en plus déphasé par rapport aux vrais usages du quotidien. Au-delà du vocabulaire établi il est donc important que le locuteur connaisse la logique, souvent inattendue, qui

relie et organise les sens dérivés et les emplois primesautiers, afin de se retrouver dans le mouvement de création perpétuelle de la communauté des locuteurs.

Les nomenclatures et terminologies sont bien entendu très utiles comme base, mais elles ne peuvent en aucun cas avoir la prétention d'englober tous les usages de la langue. Une langue n'est jamais un simple vecteur neutre de communication technique. Dans la vie sociale celle-ci n'a en fait qu'une importance secondaire, puisque l'essentiel des communications humaines portent sur des sentiments et des expériences du quotidien, où le vocabulaire de base est suffisant : vie de famille, de quartier, échanges dans les écoles primaires, dans les églises, sur le marché etc... Cet usage vivant, avec tout ce qu'il a de complicité, de sentiments, d'imprécision, de flou ou de mystère, de hasard aussi et de redondance, est le fondement sans lequel il n'est même pas possible d'imaginer des nomenclatures et des terminologies. Celles-ci ne deviennent indispensables que dans des contextes bien précis de communication : techniques, sciences, sports, administration, politique – encore est-il possible de parler en rromani vernaculaire d'un grand nombre de questions de la vie sociale, non pas de manière administrative justement mais sous l'angle du ressenti personnel. C'est là un regard qui complète et enrichi celui des administrateurs et il doit être considéré comme tel au lieu de subir le mépris des technocrates. L'enfant s'humanise en disant ses sentiments, ses peurs et ses espoirs, non en parlant de neutrinos, des stock-options ou du réseau de Purkinë... Le respect dû au regard original de chaque langue est un élément de démocratie effective et d'ailleurs le développement des terminologies en rromani, notamment politiques, devra se nourrir avant tout de ce regard singulier et des expressions auxquelles il a donné naissance.

Nous faisons donc face en fin de compte à un triple choix de société : soit suivre aveuglément la vague majoritaire et penser la vie en termes de classe moyenne urbaine occidentale avec ses repères et ses terminologies, soit favoriser l'expression affective et humaine, voire les commérages – pour quoi le rromani est largement suffisant, soit chercher une combinaison des deux, enrichissant le rromani de proche en proche mais sans en faire une simple copie de la langue majoritaire. Il est clair que si un Rrom se sent plus à l'aide dans une langue majoritaire même médiocrement acquise que dans son rromani maternel, même bien maîtrisé, il n'y a guère de chance pour qu'il continue à parler ce dernier et le transmette à ses enfants. Ce sera d'autant plus le cas qu'il sera conduit à parler de cette vie technique tournant majoritairement autour de la consommation de produits et de services. Au contraire, dans le monde traditionnel rrom, on parle bien plus de relations humaines (y compris pour critiquer et dénigrer) qui ne donnent pas lieu à consommation et au raffinement des vocabulaires qui y ont trait.

Ceci ne signifie en aucun cas qu'il faut renoncer aux terminologies et même aux expressions et phraséologies terminologiques qui font partie de la culture européenne moderne. Un certain nombre d'éléments sont toutefois nécessaires comme préconditions :

- que les locuteurs acceptent l'emploi de cette terminologie qui hier encore leur était étrangère, tout comme cela se passe dans toutes les autres langues ;
- qu'ils soient bien entendu prêts à accepter l'existence des notions qui sont exprimées par ces termes ;
- que les tsiganologues et les éventuels Rroms payés par eux ne découragent pas les locuteurs de rromani à moderniser leur langue ;
- que les locuteurs d'un parler donné se réjouissent d'enrichir leur propre parler grâce à l'apport des mots utilisés par les locuteurs des autres parlers, soit seulement en les comprenant, soit en les utilisant eux-mêmes, au lieu de rejeter tout ce qui n'est pas de leur arrière cour.

On peut comparer la langue à un papillon. Sa base est son corps, mais ce corps est pratiquement un ver sans les ailes et pourtant ces ailes sont essentielles : elles représentent non seulement tout l'héritage traditionnel rrom mais aussi l'acquis de la culture politique et démocratique du monde moderne ainsi que le vocabulaire scientifique (Histoire, géographie, ethnologie et autres sciences, techniques etc...) dont nous avons tous besoin, comme le montre le schéma ci-après.

Il est donc essentiel de développer une éducation de l'acceptation de l'enrichissement du champ notionnel pour rendre au rromani sa dimension de papillon. Il est non moins essentiel de développer l'acceptation du vocabulaire et des formes des autres parlers. En effet, si en plus de réduire le papillon à la dimension d'un ver, chacun rejette les formes particulières des autres parlers (ce que symbolisent les zones hachurées de l'abdomen du papillon : chaque locuteur rejetant les formes qui lui sont étrangères par un NE ! un NEM ! ou un NA ! selon sa langue de départ), il est évident qu'aucune chance de survie n'est envisageable, ni pour le rromani, ni pour une quelconque autre langue dans cette situation. Dans les pays de grande culture, les mots rares font l'objet de jeux télévisés qui contribuent à leur promotion et à la fierté des locuteurs ; pourquoi alors ces mêmes mots rares seraient-

ils rejetés de la langue rromani, non pas certes par la majorité des Rroms, mais d'abord par les tsiganologues et à leur suite par ceux qui arrivent à des positions de pouvoir dans la politique et/ou la culture rromani ?

"Sans ailes, même le plus beau papillon n'est qu'un ver" (*proverbe rromani*)

Le schéma ci-dessous symbolise la situation du vocabulaire rrom dans l'Europe d'aujourd'hui.

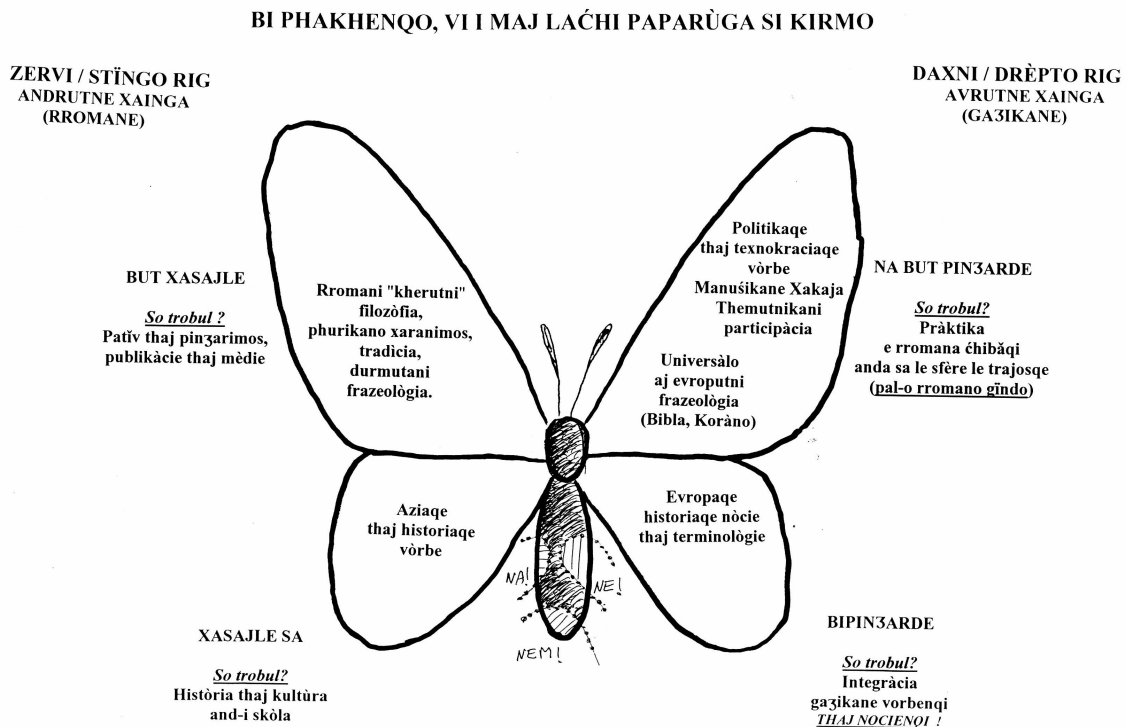
Le corps du papillon représente le vocabulaire hérité : certaines parties ont été perdues dans tel ou tel pays et les vernacularistes ne permettent pas leur réintroduction dans les variétés locales de rromani concernées, à partir des parlers où ils continuent d'exister (ces pertes sont symbolisées par les secteurs clairs de l'abdomen du papillon avec les mentions NA! NE! et NEM!).

**Le côté gauche** du papillon représente les ressources internes:

- **aile antérieure**: tout le vocabulaire de la sagesse rromani, de la tradition, du droit coutumier etc... porteur d'une phraséologie éloquent, mais dont une bonne part a été perdue dans la vie moderne. *Que faire?* Reconnaître et respecter cet héritage, le remettre en circulation dans les publications et les medias.

- **aile postérieure**: mots issus de l'histoire des Rroms (termes locaux de la vie quotidienne passée, institutions, nourriture, vêtements, vocabulaire de la culture asiatique etc.). Presque tout a été perdu. *Que faire?* Enseigner dans les écoles l'histoire et la culture des Rroms, en utilisant ce vocabulaire.

Dans les deux cas il est nécessaire d'accepter la présence de ces mots en rromani, même s'ils sont parfois étrangers à tel ou tel parler local qui les a oubliés (ou n'a jamais été concerné).



**Le côté droit** du papillon représente les ressources externes :

- **aile antérieure**: vocabulaire technique moderne concernant la politique, la technocratie (avec ses mots eux aussi indispensables), les Droits de l'Homme, la citoyenneté active, les institutions, la communication etc... Ce vocabulaire existe en partie mais il n'est pas toujours assez largement connu, tout comme les notions qu'il exprime, et la plupart des Rroms ne sont pas encore assez familiarisés avec lui. Des efforts d'éducation s'imposent pour informer les usagers de ces notions et pour diffuser le vocabulaire qui les exprime. On peut inclure ici aussi la phraséologie européenne et universelle, souvent basée sur la Bible et la littérature classique européenne. *Que faire ?* Utiliser le rromani aussi largement que possible dans toutes les sphères de l'activité humaine, avec la terminologie internationale et des néologismes *ad hoc*, mais surtout en insistant sur la manière rromani de raisonner avec les ressources lexicales rromani internes.

- **aile postérieure**: notions et terminologie ayant trait à la période européenne de l'Histoire rromani, en interaction avec les sociétés où les Rroms ont connu tour à tour persécutions et coexistence pacifique. En raison de l'absence d'institutions rromani travaillant sur l'Histoire, ce vocabulaire est pratiquement inconnu

de la plupart des Rroms. *Que faire?* Incorporer ce vocabulaire à des livres, des conférences, des expositions et des films en rromani consacrés à l'Histoire européenne.

Remettre en usage des segments perdus ou oubliés de la langue, l'enrichir dans les domaines cités plus haut et encourager les locuteurs à introduire et incorporer ces ressources comme une partie intégrante de notre héritage commun sont les trois tâches les plus importantes pour que le rromani puisse s'affirmer comme un langage européenne parmi les autres. C'est ce qui peut conduire à une production permettant de faire retrouver son prestige au rromani et donc de motiver les Rroms à l'utiliser plus systématiquement parmi eux dans la vie de tous les jours, tout particulièrement en famille et dans le cercle des proches. Si nous pouvons y arriver, son affirmation comme langage européenne de culture et de communication sera assurée et il n'y aura plus de raison d'écrire des articles sur le rromani dans des revues consacrées aux langues en danger. Comme l'écrivait Rajko Djurić – poète et journaliste de Serbie: "Sauver notre langage de la fragmentation et lui rendre le statut qu'elle n'aurait jamais dû perdre est une question de **pativ** (honneur, respect, droiture, justice)".

Toutes ces considérations sont des lieux communs pour les autres langues du monde mais dans le cas du rromani, rares sont les acteurs sociaux qui les acceptent comme les évidences qu'elles sont. Ceci représente un cas flagrant de discrimination dans le traitement des peuples à travers leur langage, leur culture, leur héritage et donc leur avenir en tant que tels.

En tout état de cause, il est crucial de convaincre les Rroms de parler le plus souvent possible rromani en famille et dans l'entourage immédiat, sur des sujets du quotidien. Pour cela il est indispensable de promouvoir non seulement le rromani commun avec son appareil lexical moderne mais aussi tout le vocabulaire rromani traditionnel et toutes ses charges émotionnelles comme une alternative séduisante à un mode de vie dit moderne mais de plus en plus rejeté par ceux-là même qui l'ont établi. Pour cela, d'intenses campagnes d'information sont indispensables afin que les décisions que chacun prendra le soient en connaissance de cause, non par manque d'information. Il faut en particulier combattre le discrédit intériorisé depuis des générations et qui frappe la langage rromani d'abord chez les Rroms eux-mêmes. Cette démarche doit s'intégrer dans une vaste campagne visant à rendre leur vraie place et leur dignité à toutes les langues, notamment minoritaires à l'échelle d'un pays ou d'un continent.

Pour donner au Rrom une vraie liberté de choix dans sa vie, il est par conséquent essentiel de multiplier les lieux et les occasions où il pourra apprendre et exercer le rromani. C'est dans cette perspective que Romano Kher a décidé de publier ce dictionnaire, que des cours de langage rromani de plusieurs niveaux y sont organisés et qu'un projet d'Encyclopédie est en route. De plus, dans les termes de l'application de la Charte européenne des langues régionales et minoritaires, à laquelle la Hongrie est tout particulièrement attachée, d'autres lieux d'enseignement sont en projet ainsi qu'un effort particulier en direction des médias, des programmes de divertissement, et de divers domaines de la vie publique. C'est un processus à mettre en œuvre progressivement bien entendu car trop de précipitation dans son application (par exemple en l'absence d'un vocabulaire bien établi et assimilé dans certains domaines, comme les médias et l'administration) ne servirait ni la langage elle-même, ni ses locuteurs, ni les buts poursuivis par la Charte.

Toutes ces mesures devraient pouvoir, dans un délai assez bref, rendre au rromani la place qu'il n'aurait jamais dû perdre dans le concert des langues d'Europe – et par conséquent également à la culture rromani et aux Rroms eux-mêmes sur notre continent, moyennant un travail sans doute long et difficile mais dont la noblesse est déjà une récompense en elle-même, sans parler bien entendu des résultats bénéfiques pour des millions de Rroms et des centaines de millions d'autres Européens.

dr Marcel Courthiade

Enseignant responsable de la section de langage et civilisation rromani (INALCO - Paris)

Commissaire à la langage et aux droits linguistiques (Union rromani internationale)